

CAP À L'EST

POUR UN NOVA TOUJOURS PLUS NOVATEUR..

Il existe encore au centre de Bruxelles des petites salles qui proposent, par delà la programmation de plus en plus uniforme qui caractérise les "méga-complexes", des choix cinématographiques qui osent sortir des sentiers battus et ouvrir des fenêtres sur un autre cinéma. Parmi ces audacieux, le Nova se profile à la pointe des initiatives réjouissantes. C'est le cas actuellement avec le festival *Back in ex-USSR*.

● par Alain GOLDSCHMIDT

En 1997, le Nova prenait ses quartiers dans ce qui restait de l'ancien studio Arenberg. Avec des moyens fort réduits, l'équipe de bénévoles qui préside aux destinées de ce cinéma atypique offre depuis lors une programmation éclectique et souvent originale. Le festival *Back in ex-USSR* propose un très large éventail de films-miroirs des évolutions actuelles des pays issus de l'ancienne URSS, il permet de découvrir une production cinématographique peu connue en Occident, mais pourtant très riche et foisonnante: des films russes, bien sûr, mais aussi des œuvres de cinéastes originaires du Kazakhstan, d'Arménie, de Géorgie, d'Ukraine, de Lituanie, d'Estonie: autant de nouvelles nations, qui se cherchent

ou se retrouvent après la longue "parenthèse historique" de l'URSS.

Parmi les personnalités présentes à Bruxelles, le *Journal du Mardi* a eu la chance de rencontrer deux cinéastes aux tempéraments très contrastés, dont chaque film est en soi un événement: **Vitali Kanievski** et **Sergueï Dvortsevov**. Comme il le souligne lui-même, la vie de Vitali Kanievski se confond presque avec l'histoire de l'Union soviétique. Né en 1935, en pleine apogée de l'époque stalinienne, il a connu tous les combats de l'"homo sovieticus". Dans son regard bleu profond, on lit les stigmates d'une vie qui a souvent côtoyé le pire: les privations affectives d'un orphelin, la prison, la faim et le combat incessant pour réaliser les films dont il rêvait. Bouge

pas, meurs et ressuscite, son premier film, est l'aboutissement de cette longue marche vers l'expression autobiographique et poignante de ce que fut une jeunesse russe sous **Staline**. Car à travers ces personnages de "gavroches russes" qui donnent à ce film son intensité, c'est bien entendu sa propre expérience que Kanievski met en scène. Et il a de quoi raconter! La naissance en 1935 dans un village situé près d'un camp de détention pour Japonais, l'orphelinat dont il fugue à plusieurs reprises, la faim, les privations. Tout cela se retrouve magiquement transposé, quarante ans plus tard, dans ce film à la fois drôle, sarcastique et tendrement amer. Cette version soviétique des *Quatre-cent coups*, Kanievski ne la termi-

nera qu'en 1989! Et ce sera un triomphe, notamment au festival de Cannes, où il recevra de nombreux prix dont la "Caméra d'or", récompensant un premier film. "Pendant plus de trente ans," confie Kanievski, "j'ai été dans la situation d'un nageur qui s'efforce en vain de nager dans un bassin où il n'y aurait pas d'eau. L'essentiel est de ne jamais renoncer à ses rêves. J'ai toujours rêvé de faire ce film et, malgré les nombreux obstacles, j'y suis finalement parvenu." Il enchaînera ensuite avec deux autres "opus" de ce qui deviendra sa trilogie autobiographique: *Une vie indépendante* et *Nous les enfants du XX^{ème} siècle*. Avec *Kto bolche* (Les Nouveaux entrepreneurs), présenté en exclusivité au Nova, Kanievski nous revient en pleine forme